



Benjamin Orenstein, rescapé d'Auschwitz à la parole infatigable

Le nonagénaire effectue une cinquantaine d'interventions par an devant des élèves

RENCONTRE

LYON - *enquêtes spéciales*

A chaque fois que je prends la parole devant des élèves, je leur dis qu'il ne se passe pas un jour sans que je me rappelle que j'avais une famille. Ce « à chaque fois » est encore très fréquent pour Benjamin Orenstein, 92 ans, rescapé d'Auschwitz. Jeudi 18 octobre, il est intervenu dans un lycée privé de Lyon, sa ville d'adoption. Pour l'année scolaire à venir, son objectif est de répondre à une cinquantaine d'invitations. « A peu près autant que l'an dernier », souligne-t-il en esquissant un sourire.

Dans de grandes enveloppes brunes qu'il conserve dans le bureau de son appartement, où il nous a reçus le 10 octobre, le président honoraire de l'Amicale des anciens déportés d'Auschwitz (département du Rhône) rassemble les lettres d'enseignants qui affluent de toute la France. Il essaie de répondre à chacune, se déplace encore « un peu partout », jusqu'à Lausanne ou Londres.

Chaque intervention est épuissante mais « absolument nécessaire », assure-t-il, pour contribuer à faire des centaines de jeunes dont il croise le parcours scolaire des « témoins d'un témoin ». « Je veille à adapter mon récit à l'âge des élèves. Je donne par exemple moins de détails en classe de CM2 qu'en 3^e, mais j'aime beaucoup intervenir à l'école primaire. Les enfants sont spontanés, moins soucieux du regard du camarade que les adolescents. »

Benjamin Orenstein commence toujours par nommer son village, Annapol, dans le sud-ouest de la Pologne. Puis il explique qu'il est « issu d'une famille juive croyante et pratiquante » qui comptait neuf membres. Il nomme ses parents, sa sœur, ses trois frères mais aussi sa belle-sœur et sa fille – « ma petite nièce, un bébé dont je ne me souviens même pas du nom » – dont aucun n'a survécu.

Il n'a pas encore 15 ans quand, à l'été 1941, il prend la place de son père interné dans un camp de travail à Ieniszow, à quelques kilomètres du village où il a vu le jour, en 1926. Son « premier camp de juifs ». Il va en connaître plusieurs autres, dont Budzin, avant d'arriver à Auschwitz, en 1944. Il a alors déjà perdu toute sa famille. Au début de l'année 1945, il quitte Fürstengrube, l'un des plus grands camps externes dépendant d'Auschwitz, pour participer à ce que les historiens ont appelé la « marche de la mort ». « J'étais entré Benjamin Orenstein, je sortais matricule B4416 », écrit-il en 2006 dans son livre *Ces mots pour sépulture*.

« C'est ma petite victoire »

Mais parler n'allait pas de soi. « Pendant quarante-huit ans, je me suis tu. J'avais eu une mauvaise expérience en 1946. Nous étions en route pour la Palestine avec d'autres jeunes, filles et garçons. Lors d'une étape en Italie, l'un d'entre nous avait pris la parole devant un groupe de jeunes juifs de retour d'Union soviétique. J'étais assis sur le rebord d'une fenêtre, je dominais la scène. » Pendant que son cama-

« J'adapte mon récit à l'âge des élèves. Je donne moins de détails en CM2 qu'en 3^e »

BENJAMIN ORENSTEIN
rescapé d'Auschwitz

rade raconte son histoire, il voit un garçon, dans l'auditoire, se tapoter le front avec le doigt. Le geste le heurte. « J'ai compris qu'il ne pouvait pas le croire. Je savais déjà que les premiers récits d'anciens déportés n'étaient pas écoutez. Alors à quoi bon raconter... »

A la famille qu'il construit, à ses amis, même les plus proches, il ne dit rien. « Ma femme devinait certaines choses. Il faut dire que je continuais de hurler pendant mes cauchemars... Aujourd'hui encore, je ne peux pas tout dire; certains mots me font peur. » Le « dédicé » est venu de son petit-fils, Alexandre, qui, à l'âge de 9 ans, lui demande de raconter. « Je lui ai suggéré de patienter jusqu'à ses 12 ans. C'est ce qu'il a fait. Par la suite, je lui ai amené à Auschwitz avec moi. C'est ma petite victoire. »

Il aura fallu la force de persuasion de son épouse pour le convaincre de retourner en Pologne. « Après guerre, je m'étais fait le serment de ne plus jamais fouler le sol de ce pays. Et puis, un jour, une association d'étudiants est venue me demander de les accompagner à Auschwitz. J'avais du mal à comprendre leur démarche. Le leur ai-

demandé s'ils étaient touchés personnellement. Ils m'ont répondu : « Non, pourquoi ? » J'ai rougi intérieurement. Ce premier voyage a lieu en 1989, cinq ans après sa première intervention dans une classe. D'autres se succèdent rapidement. Jusqu'à cinq ou six par an. « J'ai arrêté ces allers-retours il y a deux ans, c'était devenu épuisant, explique-t-il. Mais mon épouse avait raison. Elle m'avait dit : « Ces jeunes ont le droit de savoir... » La Shoah, pour certains d'entre eux, reste de la science-fiction quand elle est abordée en classe. »

Avec les élèves, il prend toujours le temps du débat, des questions. « Pourquoi les juifs ? » revient souvent. La plupart des questions sont pertinentes, tient-il à dire; mais certaines l'« étouffent ». « Est-ce que vous avez rencontré Hitler ? ». Un jour interrogé par un élève. « J'en ai déduit que le cours n'avait pas été bien préparé. » En 2017, une lycéenne a attendu la fin de l'intervention pour lui demander « Pourquoi les Israéliens font aux Palestiniens la même chose que les nazis ont faite aux juifs ? ». Il lui a répondu que « si c'était le cas, il n'y aurait plus de Palestiniens depuis cinquante ans ». Puis lui a proposé de le réinventer pour parler du conflit israélo-palestinien.

Il y a une seule question à laquelle Benjamin Orenstein ne répond jamais : a-t-il, ou non, gardé la foi ? « C'est mon joker. Je ne crois pas que garder le silence sur cette dimension-là change quoi que ce soit à mon récit. »

M. BA.

« Avec nos témoignages, ce chapitre de l'histoire prend une dimension plus humaine »

ESTHER SENOT
déportée à Auschwitz

rope occupe une place très importante dans les programmes et les enseignements. » On confirme, aussi, « le tournant » en cours : « Tout en honorant la mémoire des témoins, il faut aujourd'hui replacer leurs récits dans un contexte historique. Les fondations mémorielles – Fondation de la Résistance, Fondation pour la Mémoire de la Shoah – sont bien conscientes du passage de la transmission de la mémoire à la transmission de l'histoire. Nous sommes entrés dans une nouvelle phase. »

DEL'« HISTOIRE INCARNÉE »

Pour faciliter cette transition côté élèves, un « bon vecteur », souligne-t-on à l'inspection, est offert par le concours national de la Résistance et de la déportation – 47 000 participants en 2018. L'enseignante Anne Angles – qui a inspiré le film *Les Héritiers* en 2014 – s'en est saisie. « C'est une manière de faire faire de l'histoire à nos élèves, explique cette professeure affectée à Paris après vingt-sept ans dans l'académie de Créteil. Ils doivent chercher, enquêter, écrire. Ils ont consulté des témoignages et vu des rescapés à la télévision. Ils ont fait des vidéos de leur histoire. »

Avec sa classe de 2^e, elle a travaillé sur le dernier grand convoi de déportés parti de Drancy vers Auschwitz – le 77. « Les élèves ont suivi le parcours d'un enfant, Izak Rachow, de sa naissance à ses 6 ans, gazé à Birkenau dès l'arrivée au convoi. Leur frustration ne pas avoir pu identifier ce petit garçon dans une photo de groupe. Ils ont touché là, en fait, la réalité de la Shoah; une disparition totale, systématique et programmée sans laisser de trace. » Une autre manière de faire de l'histoire incarnée, défend-elle, sans « nécessairement » aller à Auschwitz ni même « nécessairement » s'appuyer sur des témoins vivants. ■

MATTEA BATTAGLIA

« Je ne crois pas que l'enseignement changera radicalement avec la disparition des survivants »

Pour Annette Wiewiorka, les témoignages n'exonèrent pas l'historien d'un travail critique

ENTRETIEN

L'historienne Annette Wiewiorka, auteure de *L'Ére du témoin* (Payot, 1998), a longtemps travaillé sur la reconnaissance sociale et politique des survivants de la Shoah, ainsi que sur la place de leurs récits dans l'écriture de l'histoire. Ces témoignages sont, pour elle, un préalable à la connaissance des faits. Mais leur juxtaposition ne fait pas l'histoire, explique-t-elle.

On a coutume de dire que les victimes de la Shoah, longtemps, ont gardé le silence. A vous lire, on comprend que ce n'est pas tout à fait juste...

Les survivants ont voulu parler. Ils ont même connu ce que Robert Antelme appelle une « hémorragie d'expression ». Mais, dans leurs familles – quand elles n'avaient pas entièrement disparu – ou dans la société, personne ne tenait à entendre leur récit. Beaucoup ont couché leurs souvenirs sur le papier, sous forme de notes ou de récits, dont un nombre important a été publié dès l'après-guerre. Mais ils n'ont généralement pas trouvé de lecteurs.

En quoi le procès Eichmann en 1961, ce « Nuremberg du peuple juif » comme l'a appelé David Ben Gourion, a-t-il marqué un tournant dans la reconnaissance des témoignages ?

Alors que l'accusation à Nuremberg [procès intenté en 1945-1946 par les puissances alliées contre les principaux responsables du

III^e Reich] s'était attachée à produire des documents écrits, le procès Eichmann repose sur deux piliers, les documents et les témoignages. Le procureur israélien Gideon Hausner fait venir à la barre autant de survivants que possible, chacun en charge d'un fragment de l'histoire. Ces témoignages produisent une véritable catharsis dans la population israélienne. Ce procès marque l'avènement du témoin, devenu porteur d'histoire et de mémoire. Pour la première fois pour un large public est produit un récit du génocide des juifs séparé des autres aspects de la criminalité nazie.

Les témoignages sont précieux. Peut-on faire de l'histoire sans en passer par eux ?

Tout dépend de quelle histoire on parle. Jusqu'à la grande œuvre de Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les juifs* [Seuil], qui offre une histoire intégrée, nous étions en présence de deux types d'histoire. Celle de la solution finale, c'est-à-dire des organismes et des hommes qui avaient perpétré le génocide; celle du Hurbn [« destruction » en yiddish], qui était celle des victimes. Cette seconde histoire était largement écrite à partir des témoignages, notamment ceux qui n'avaient pas survécu.

Depuis quelques années, les historiens s'intéressent davantage aux individus. On parle d'histoire par le bas. Pour ce type d'histoire, les témoignages sont indispensables. Ils n'exonèrent pas les historiens d'un travail critique.

Les survivants décrivent leur décision de témoigner comme une nécessité à l'égard des jeunes générations, même s'ils ne le réduisent pas à ça. L'éducation nationale, de son côté, a fait le choix de valoriser l'intervention en classe des derniers témoins. Cette collaboration est-elle fructueuse selon vous ?

Pour les survivants, l'être du témoin a apporté beaucoup. Henri Borlant a écrit que dans chaque déporté sommeillait un humilié, qui disparaissait quand il témoignait. Ils avaient été des « stuck »; ils étaient honorés par les plus hautes autorités de l'Etat, écoutés et admirés par la jeunesse. Ce furent pour eux de très belles années; une sorte de réparation de ce qu'ils avaient subi.

Pour les adolescents, leur présence a un effet de réel. Certains demandent à toucher leur numéro tatoué. Cette présence indique aussi que tous partagent le même monde. La disparition des derniers témoins, dont l'accélération ces derniers mois est poignante, atteste le passage du temps. Nous n'aurons bientôt plus, ni dans nos familles ni dans la société, de contact direct avec ceux qui ont vécu la seconde guerre mondiale.

Enseignera-t-on cette histoire autrement ?

Si les enseignants veulent montrer ce que des individus ont subi, ils ont à leur disposition des témoignages d'une immense variété; l'œuvre d'immenses écrivains comme Charlotte Delbo,

Primo Levi, Aharon Appelfeld, Imre Kertész; ou de grands réalisateurs, comme Claude Lanzmann avec *Shoah* [1985]. Il y a aussi des dizaines de milliers de témoignages issus des grandes collectes, celle de l'université de Yale ou encore celle lancée par Steven Spielberg.

Il ne crois pas que l'enseignement, si on pense au cours d'histoire, soit radicalement changé par la disparition de nos grands témoins. La leçon d'histoire ne s'inspire pas des témoignages, même si parfois elle les intègre. Elle ne se préoccupe pas seulement des effets de l'histoire sur les individus, mais cherche à expliquer comment les événements se sont déroulés. Et le survivant n'a pas de lumière particulière sur la question.

Mais nombre d'enseignants disent que les survivants sont les mieux à même de délivrer un message éthique ou moral. N'est-ce pas aussi cela que nous risquons de perdre avec eux ?

Certes, leur message est lestedu poids de ce que le nazisme – et l'antisémitisme qui en est le cœur – a détruit dans leurs vies, sans affecter leur humanité. Mais ils n'en restent pas moins différents les uns des autres. L'objectif d'un cours d'histoire est d'amener les élèves à l'intelligence du passé – à l'établissement des faits, essai de compréhension. A l'heure de la post-vérité et des faits alternatifs, cela me semble aussi une position éthique. ■

PROFOS RECUEILLIS PAR M. BA.

EDUCATION

Comment enseigner la Shoah sans les « grands témoins »

Une quinzaine de rescapés des camps de déportation peuvent encore témoigner auprès des jeunes générations. Survivants et enseignants préparent déjà « l'après »

La lumière s'éteint, et le silence se fait dans le grand amphithéâtre du lycée Montaigne, à Paris, où une centaine d'élèves ont pris place, vendredi 19 octobre après-midi. Le visage d'Ida Grinspan, rescapée d'Auschwitz, décédée le 24 septembre, apparaît sur un grand écran déployé au-dessus de l'estrade où se sont assis quatre anciens déportés - Ginette Kolinka, 93 ans, Esther Senot, 90 ans, Raphaël Esrail, 93 ans et Robert Wajcman, 88 ans.

Pendant une heure, la « petite Ida », comme l'appelaient affectueusement ses camarades, réapparaît pour raconter une enfance heureuse à Paris (« Nous n'étions pas pratiquants, notre judéité passait uniquement par la parole, le yiddish »), puis l'arrestation, l'arri-

vue à Auschwitz, les coups, les humiliations mais aussi la solidarité entre déportés. Quand elle parle de sa « libération dans une brouette », des rires émus fusent. « Nous avons été les témoins du génocide, mais vous êtes, vous, la dernière génération qui entendrez des témoins », martèle-t-elle pendant les ultimes images du montage vidéo, à l'adresse du jeune public. La lumière revient, et après quelques secondes d'hésitation, les élèves se lèvent pour applaudir. Ceux de Montaigne, mais aussi ceux de quarante autres établissements scolaires, de Paris à La Martinique en passant par La Rochelle, connectés en direct à l'événement, avec le soutien de l'Académie de Paris.

Ce n'est pas la première fois que l'Union des déportés d'Auschwitz (UDA), qui sert notamment de

Atelier organisé par le Mémorial de la Shoah, à Paris, en mai 2017.

FLORENCE BROCHON/LE MÉMORIAL DE LA SHOAH

« relais » entre les rescapés du camp et les enseignants soucieux de leur ouvrir leurs classes, procède de la sorte. Depuis janvier, dix séances de témoignages « dématérialisées » ont ainsi été organisées, explique Raphaël Esrail, président de l'association ; chacune a permis à plus d'un millier d'élèves de rencontrer, au moins à distance, un « grand témoin ».

« Les années passent et les survivants s'épuisent, poursuit celui qui fut lui-même déporté à Auschwitz comme résistant. Une quinzaine d'entre nous peuvent encore témoigner, une poignée peut se déplacer [contre une petite centaine dans les années 1980, au plus fort des prises de paroles face aux élèves], mais nos rangs sont de plus en plus clairsemés, alors que les demandes d'intervention en milieu scolaire, elles, ne faiblissent pas ».

Les nouveaux médias font office de porte-voix. Ils sont aussi, poursuit le président de l'UDA, une façon d'« anticiper l'après » - cette période qui s'ouvrira quand les derniers rescapés du génocide juif auront disparu. A cet égard, la rencontre organisée au lycée Montaigne revêt un caractère inédit : préparée en amont, l'intervention a été maintenue après l'annonce du décès d'Ida Grinspan, à 88 ans, et transformée en hommage retransmis dans toutes les académies. Le 18 septembre, disparaissait aussi Marceline Loridan-Ivens, 90 ans, compagne de déportation de Simone Veil. « Deux grandes



« Nos rangs sont de plus en plus clairsemés, alors que les demandes d'intervention en milieu scolaire ne faiblissent pas »

RAPHAËL ESRAÏL
déporté à Auschwitz

voix se sont éteintes en moins d'une semaine », souffle Isabelle Ernot. Cette historienne chemine depuis vingt ans aux côtés de l'UDA pour permettre à ces « voix » de raisonner encore longtemps aux oreilles des jeunes. « Dès 1945, les survivants ont pensé l'« après », précise-t-elle. Ils ont écrit ; ils ont accepté d'être questionnés, enregistrés, filmés... et ce même si témoigner relève souvent, pour eux, de la performance psychologique, voire physique. »

La collecte systématique de témoignages s'est développée dès les années 1980. A l'UDA, elle s'est accélérée il y a quinze ans pour aboutir, en 2017, au site Internet Mémoires des déportations, qui rassemble un millier d'extraits de témoignages sous forme de textes et de vidéos. Des paroles archivées, pour se substituer à la « parole vive ». Les derniers témoins l'espèrent en tout cas. Parler de leur disparition n'est pas un « tabou », répètent-ils.

« J'ai eu peur de mourir jusqu'à la Libération, raconte Benjamin Orenstein, 92 ans, président honoraire de l'Amicale des anciens déportés d'Auschwitz du département du Rhône. Mais ça fait longtemps que j'ai fait la paix avec la mort. En attendant qu'elle me rattrape, je fais promettre à tous les jeunes que je rencontre de garder en mémoire mon récit, d'en parler à leurs proches, à leurs parents, un jour peut-être aussi à leurs enfants, pour rester les « témoins de témoins ».

« LE TEMPS PRESSE »

L'expression est aussi utilisée par Esther Senot, qui continue, avec énergie, d'intervenir dans les établissements et d'accompagner des élèves jusqu'à Auschwitz pour raconter son histoire - celle d'une jeune fille juive devenue orpheline à 14 ans avant d'être déportée de Paris au camp de concentration. « Tu es jeune. Si tu survivs, il te faudra parler. » Les paroles de ses compagnes d'infortune résonnent encore dans sa tête. « J'ai fait une promesse. Le temps presse, mais je peux encore la tenir. »

« Témoigner est une obligation que je me suis imposée avant que ma propre voix ne soit plus audible à mon tour », confie dans la même veine Elie Buzyn, 89 ans. Lui aussi continue d'accompagner des groupes de lycéens et d'étudiants de toutes les confessions jusqu'à Auschwitz, où il a été déporté à 15 ans après la liquidation du ghetto juif dans la ville de Lodz, où il était né. Son prochain « aller-retour » est prévu le 29 novembre. « Départ au petit matin, retour le soir même. Ma décision de ne plus jamais dormir là-bas tient toujours », glisse-t-il.

Pas de confusion sur leur « rôle », leur « positionnement », soulignent ces rescapés. « Les historiens font les compte rendu de ce qui s'est passé ; ils donnent des chiffres, des lieux, des faits, reprend Elie Buzyn. Je parle, moi,

d'un vécu. De ma souffrance, de ma famille, de mes proches. » « Faire un cours d'histoire, ce n'est pas le but, renchérit Esther Senot. Avec nos témoignages, ce chapitre de l'histoire, que certains élèves ne perçoivent pas différemment des batailles napoléoniennes ou de la guerre de Cent Ans, prend une dimension plus humaine. Plus citoyenne, aussi, alors que résonnent de nouveaux discours de haine aux relents populistes ! »

Si les professeurs d'histoire ont su profiter de ces grands témoins, ils se préparent, aussi, à devoir faire sans. Christine Guimonneau, qui enseigne l'histoire et la géographie dans un lycée de Pontoise après vingt-cinq années à Amiens, confie avoir commencé à faire elle-même des « prises vidéo » pendant ses cours. Début septembre, elle a accueilli Ginette Kolinka ; quelques mois plus tôt, Yvette Lévy. « Avec un témoin, on sort des statistiques, et cela compte pour les élèves », souligne celle qui est aussi porte-parole de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie.

Cette enseignante chevronnée aime citer en exemple « sa chère et regrettée » Fanny Segal, qu'elle a souvent invitée dans sa classe. « Elle commençait toujours par dire à mes élèves : "Je ne suis pas professeure d'histoire, ni d'instruction civique ni de morale. Je viens simplement pour vous parler de ma vie, moi qui ne suis qu'un petit grain de sable dans l'histoire de la Shoah." » Rescapée d'Auschwitz, Fanny Segal est décédée en 2005. « J'ai des archives, je conserve précieusement le souvenir de ses récits et de son amitié, précise Christine Guimonneau. Mais j'ai quand même le sentiment d'avoir perdu avec elle quelque chose de très particulier. »

« Une perte irremplaçable », affirme Franck Schwab, enseignant à Nancy. Lui aussi a pris l'habitude, au fil de sa carrière, de faire intervenir d'anciens déportés

LEPETIT JOURNAL .COM

Trophées des Français d'Asie

Vous vivez en Asie et y avez réussi ?

Participez aux Trophées des Français d'Asie

Rendez-vous sur lepetitjournal.com/trophees/asia

LEPETITJOURNAL.COM remercie ses partenaires



2 MILLIONS

C'est le nombre de personnes qui, chaque année, se rendent à Auschwitz, plus de la moitié étant des élèves venus du monde entier. Le ministère de l'Éducation ne dispose pas du nombre d'enfants scolarisés faisant le voyage depuis la France. « C'est une initiative qui relève des enseignants, et que ceux-ci réalisent le plus souvent avec l'aide des conseils régionaux ou des départements », explique « On Rue de Grenelle,